Document generated on 06/01/2025 1:26 p.m.

24 images

Éloge du bricolage
Entretien avec Céline Baril
La fourmi et le volcan de Céline Baril, Québec, 1992, 52 minutes
Barcelone de Céline Baril, Québec, 1989, 40 minutes

Marcel Jean

Number 153, September 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/65061ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Jean, M. (2011). Review of [Éloge du bricolage : entretien avec Céline Baril / *La fourmi et le volcan* de Céline Baril, Québec, 1992, 52 minutes / *Barcelone* de Céline Baril, Québec, 1989, 40 minutes]. *24 images*, (153), 27–28.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

***Barcelone* et *La fourmi et le volcan* de Céline Baril**

DEUX FILMS DE CÉLINE BARIL

À LA FRANGE DU CINÉMA EXPÉRIMENTAL, LES PREMIERS FILMS DE CÉLINE BARIL SONT CEUX D'UNE exploratrice des formes. 24 images *offre à ses abonnés un DVD comprenant les deux premiers moyens métrages de la cinéaste, réalisations singulières qui inaugurent une filmographie éclatée où se côtoient des films de genres et de tons divers, du long métrage de fiction* **Du pic au cœur** *(2001) au récent* **La théorie du tout** *(2009), en passant par le documentaire* **538 fois la vie** *(2005).*

BARCELONE

Un mot de neuf lettres, un film en neuf épisodes.

Qu'est-ce que ce ***Barcelone*** sinon un bien curieux objet, un assemblage espiègle qui rappelle Vertov et Vigo autant qu'il préfigure Guy Maddin ? Pour son entrée en cinéma, Céline Baril a livré une œuvre d'une tonifiante liberté, sorte de pastiche du cinéma d'avant-garde, illustration d'une postmodernité joyeuse qui ne s'encombre ni de complexes ni de lourdeur.

La structure de l'abécédaire permet d'organiser cette matière fragmentée : images tournées en Super 8 au gré du voyage, refilmage d'écrans vidéo et saynètes réalisées en atelier qui mettent en scène la cinéaste elle-même, coiffée d'une *montera,* Espagnole de pacotille qu'on dirait échappée d'un burlesque muet. ***Barcelone*** est un film inclassable, inracontable sinon par l'explication de son dispositif, annoncé par le sous-titre : « un mot de neuf lettres, un film en neuf épisodes ». Une suite de chapitres donc, qui annonce des thèmes (« C comme dans *Cinéma* »), des points de vue (« A comme dans *du haut des Airs* »), quand ce n'est pas l'acte de voir lui-même (« R comme dans *Regard* »). Cette structure en épisodes confère à l'ensemble une allure de jeu qui lui donne un côté enfantin, mais qui autorise dans la foulée une ambition folle, car ***Barcelone*** raconte un peu l'histoire de l'Espagne, touche à la conquête des Amériques, nous fait passer par Hollywood pour effleurer l'origine du monde et survoler la chrétienté…

Dans cet univers fantaisiste, il suffit d'arroser la terre pour y faire pousser des cathédrales, on communique par marteau téléphonique et le Rocher percé se confond avec la métropole catalane. Au cœur du film, des extraits du ***Zéro de conduite*** de Vigo ancrent la liberté comme principe fondamental de la démarche. Souveraine, la cinéaste croque la pomme comme une Ève moderne, se substitue à Dieu pour faire tomber la pluie et la nuit, enfile les habits du médecin pour qu'une Bunny puisse accoucher d'une portée de lapereaux…

Barcelone est un voyage, un périple, une saga… ***Barcelone*** est une chorégraphie, une corrida, une auberge espagnole… ***Barcelone*** est un abécédaire, un fourre-tout, un collage… Mais, par-dessus tout, ***Barcelone*** est un film, un vrai. – **M.J.**

Québec, 1989. Ré., ph., mont. et prod. : Céline Baril. Son : Claude Rivet, Myriam Poirier, Jean-Pierre Joutel. Noir et blanc et couleurs, 40 minutes.

LA FOURMI ET LE VOLCAN

Où Céline Baril raconte l'histoire improbable d'une famille chinoise qui, à la veille de la rétrocession de Hong-Kong à la Chine, cherche à émigrer au Canada et est invitée à s'établir en Islande… Venant d'un film québécois indépendant, le sujet surprend. ***La fourmi et le volcan*** n'a en effet rien de l'autofiction ou du naturalisme qui caractérisent souvent ce jeune cinéma. Nous sommes plutôt au cœur d'une fantaisie s'inspirant de l'actualité politique et sociale. Mais ***La fourmi et le volcan,*** c'est d'abord la foi dans le cinéma : car il faut croire en la force du montage pour oser tourner, en Super 8, des images dans différents coins du monde, puis les intégrer à une fiction tournée en studio, à Montréal, en 16 mm. Céline Baril a cette conviction que la magie du cinéma va opérer pour unir ces éléments disparates. Plus encore, elle a cette force naïve (c'est un compliment) qui lui permet de tourner de bric et de broc une éruption volcanique, un tremblement de terre, un cataclysme en secouant la caméra, en faisant tomber une enseigne ou en renversant un bol de soupe.

Céline Baril a l'énergie des primitifs, ce qui lui permet d'appliquer simplement les leçons des cinéastes des premières avant-gardes et des grands théoriciens filmeurs soviétiques. Voilà pourquoi ***La fourmi et le volcan*** demeure, encore aujourd'hui, un film si rafraîchissant. – **M.J.**

Québec, 1992. Ré., scé. et prod. : Céline Baril. Ph. : Carlos Ferrand, Céline Baril. Mont. : Myriam Poirier. Int. : Lo Hua Kin, Tu Quynh Luu, Lo Hua Chen. Noir et blanc, 52 minutes.

CANNES 2011

***Le Havre* d'Aki Kaurismäki**

LE FESTIVAL DE CANNES EST CE MOMENT UNIQUE, PRÉCIEUX, OÙ LES OPINIONS FLOTTENT ENCORE, OÙ CHACUN peut affronter sans préjugés, sinon les siens, les œuvres et le cinéma, son évolution, ses perspectives. Alors que depuis quelques années l'inquiétude domine en raison notamment du fossé qui semble se creuser entre un cinéma industriel de divertissement et un cinéma plus artisanal aux visées artistiques, la présence cette année d'auteurs rassembleurs (Almodóvar, Moretti, von Trier, les Dardenne, Allen, Van Sant, Kaurismäki, etc.) et, bien entendu, du navire amiral ***The Tree of Life*** de Terrence Malick (voir texte p. 67), a permis de calmer un peu le jeu, même si, paradoxalement, il est difficile de considérer que ce festival a été celui des découvertes. L'intérêt d'un festival comme celui auquel nous avons assisté en 2011 vient toutefois plus particulièrement de la possibilité qu'il nous a offerte de *faire le point*, tout d'abord parce que nous avons pu nous appuyer largement sur nos repères, dans ce cas la présence d'auteurs connus d'un large public et dont la réputation n'est plus à faire. Cette présence massive a procuré au critique une sorte de zone de confort. Dans le meilleur des cas, on allait à la rencontre d'un « ami » pour prendre des nouvelles du monde, du sien comme du nôtre, comme si l'on prenait des nouvelles de la famille. Dans le pire, lorsqu'il fallait affronter un sentiment de répétition, d'ennui devant certaines œuvres qui semblent s'enliser, il n'en restait pas moins que ces films allaient offrir le recul nécessaire pour penser *avec* le cinéma. Il serait donc malhonnête et surtout un peu vain de s'en tenir à tracer une ligne entre auteurs vieillissants (Woody Allen ?) et auteurs stimulants (Nanni Moretti ?), le critique n'étant pas là pour jeter l'anathème sur quelques cinéastes, mais plutôt pour débattre de ce que lui suggèrent ses sentiments. Par la diversité de ses propositions, le festival de cette année traçait en quelque sorte une ligne d'horizon complexe par l'enchaînement d'œuvres en apparence très différentes en un laps de temps très court. Voici donc quelques « pensées de cinéma », pistes pour permettre d'envisager la façon dont le cinéma nous parle du monde, et de quoi il nous parle aujourd'hui. Si la mauvaise nouvelle en 2011 est que ces films distillent une sourde inquiétude et que le doute et la mort hantent plus que jamais leurs paysages intérieurs, la bonne nouvelle est que le cinéma comme forme artistique est bel et bien toujours en mouvement. **– Philippe Gajan**